

Feuilleton de la Revue Canadienne.

LES PROFITS DU DESEPOIR.

III.

(Suite.)

Le trouble d'Anatole en entendant ces paroles ne pouvait échapper à la perspicacité de M. Fugassin, qui peut-être était mieux renseigné qu'il ne le disait. Il y eut un moment de silence puis l'agent d'affaires reprit avec son impitoyable sang froid :

— Demain, si cela vous convient, nous irons chez votre notaire ou chez votre banquier, et dès que j'aurai pris mes renseignements, dès que j'aurai vu clair dans vos cinquante mille écus, j'écrirai pour demander la permission de vous présenter. Vous voyez combien je mets de zèle à vous servir. Mais par exemple, si vous ne possédez pas la somme exigée, vous pouvez renoncer à toute espérance. Je connais l'homme, il est d'une opiniâtreté sans égale et rien ne peut le faire revenir sur une décision qu'il a prise et manifestée. D'ailleurs, en pareil cas, la plupart des pères agiraient comme lui. L'amour est une belle chose sans doute, mais la fortune a bien son mérite aussi, et le bonheur, en ménage est fondé sur de bons revenus mieux encore que sur de tendres sentiments. Telle est du moins l'opinion des gens qui se prétendent raisonnables, et des pères en particulier... Mais vous ne me répondez pas ; avez-vous les cinquante mille écus ?

— Qui sont indispensables, dites-vous ?

— A tel point que si vous n'avez que cent quarante mille francs, je ne me mêle plus de rien.

— C'est bien !

— Vous les avez ?

— Demain, je reviendrai... J'ai quelques arrangements à prendre... il faut que je mette de l'ordre dans mes affaires... A demain donc, M. Fugassin, à demain !

— Il ne les a pas ! dit M. Fugassin lorsqu'Anatole fut sorti.

Rien n'était plus facile à devenir. Dès que le mot de fortune avait été prononcé, Anatole s'était trahi par l'altération de ses traits et de sa voix. Quand il fut seul, il ne chercha plus à cacher son émotion et à retenir l'élan de son désespoir. Pour la seconde fois, un pénible réveil l'arrachait brusquement à son rêve de bonheur. Après avoir ressaisi la vie et l'espérance, il se retrouvait en face du double malheur qui naguère l'avait armé contre lui-même. La pensée du suicide revint à son esprit, non plus dans un accès de fureur, mais froidement et avec une tranquille résolution. Il envisageait la mort comme le meilleur, le plus simple et le seul moyen de terminer une lutte dans laquelle il succombait à chaque pas. En vain voulut-il chasser de son esprit ces idées sombres et fatales, et chercher l'oubli de ses peines dans les riantes distractions de sa vie passée ses plaisirs ; d'autres fois n'était plus des plaisirs ; toutes les joies de la vie avaient perdu pour lui leur charme et leur saveur. Ce profond dégoût de toutes choses, cette douleur sombre et calme, cette haine de l'avenir, devaient amener une nouvelle catastrophe.

Parmi les nombreux amis d'Anatole, quelques-uns, en le voyant triste et soucieux, avaient jugé qu'il était amoureux, et ils le plaisantaient agréablement sur sa passion ; ceux qui lui étaient véritablement attachés cherchaient à dissiper ses ennuis. Il fut un jour où il se livrait à ces consolations. De tous les jeunes gens avec lesquels il avait conservé de bonnes et étroites relations, commencées au collège, Frédéric Landet était celui dont la société lui plaisait le plus et dont l'entretien réussissait le mieux à calmer les agitations de son âme. Frédéric, qui voulait se faire un nom dans les sciences, marchait sur les traces de nos plus habiles chimistes ; il étudiait et il travaillait avec l'opiniâtreté et l'ardeur qui conduisent toujours au succès. Un jour Anatole entra dans le laboratoire de Landet où il fut reçu comme un ami que l'on n'a pas vu depuis longtemps.

Tu me négliges, lui dit Frédéric, tu sais cependant combien j'aime à perdre mon temps avec toi. C'est d'autant plus mal de ta part que tu as des chagrins auxquels je pourrais peut-être apporter quelque adoucissement si tu voulais me les confier.

Non, répondit tristement Anatole, ton amitié serait impuissante.

Frédéric savait respecter les secrets de ses amis ; au lieu de poursuivre une confidence ridicule, il chercha à consoler Anatole malgré lui, ou du moins à lui faire oublier ses peines pendant quelques instants ; il mit en œuvre dans cette pieuse intention toutes les ressources de son esprit, les trésors de sa mémoire et les saillies d'une gaieté facile et naturelle. Un léger sourire vint plus d'une fois effleurer les lèvres pâles d'Anatole.

— Tu es donc bien amoureux ? lui demanda Frédéric en le voyant retomber dans sa rêverie.

— Qui te l'a dit ?

— Cela se devine aisément. Quel autre sujet de peine pourrais-tu avoir, toi qui es jeune, bien portant et riche ?

— Hélas ! mon pauvre Frédéric il y a bien des choses que tu ignores ! bien des secrets dans mon existence que je n'ai jamais révélés à mes meilleurs amis !

— Tu as eu tort, peut-être ; mais si tu es aujourd'hui victime d'une grande passion, un seul remède te guérira.

— Un seul ? quel est-il ?

— Le temps.

— Je crois qu'il y en a un autre, plus sûr et plus prompt.

— A mon tour je te demanderai : quel est-il ?

— Anatole, ne voulant pas faire connaître à son

ami la sinistre pensée qui l'occupait, répondit :

— Le bonheur, ou si tu veux, le mariage.

— Quoi ! tu songerais à te marier ? voilà une bonne idée !

Tout en causant ainsi, Anatole se promenait dans le cabinet du chimiste, examinant avec curiosité ses instruments, furetant dans les coins, et prenant de temps en temps une fiole ou une boîte dont il lisait l'étiquette. Tout à coup Frédéric s'écria :

— Ne touche pas à cela, mon ami ?

— Qu'est-ce donc ?

— Du poison.

Anatole tressaillit, et Frédéric ajouta :

— Un poison très subtil, et qui me rappelle une bien déplorable aventure !

— Raconte-la moi.

— Volontiers, car elle renferme une leçon pour les amoureux.

— Et tu espères qu'elle me profitera.

— Pourquoi pas ? — Il y a deux ans, pendant que tu voyageais en Italie, diverses circonstances qu'il est inutile de rapporter, me firent faire connaissance avec un jeune allemand, nommé le baron de Burling. Plusieurs de mes amis l'ont vu chez moi et se le rappellent fort bien ; je m'étonne qu'on ne t'en ait jamais parlé. Le baron avait vingt-huit ans ; c'était un homme d'une admirable beauté, une perfection magnifique, quelque chose de mieux que l'Apollon du Belvédère, le Mélègre et toutes les théories du beau, créées par les maîtres de l'art, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. L'éloge pompeux que je te fais du baron est encore au-dessous de la réalité et ne peut t'en donner une idée. Il avait été obligé de quitter l'Allemagne à la suite de quelques félicités dramatiques et dangereuses que sa beauté lui avait procurées, et il avait parcouru la moitié de l'Europe, en marchant d'exil en exil, obligé de quitter chaque pays après un séjour de courte durée, ne pouvant séjourner nulle part sans faire d'énormes ravages ; c'étaient partout des femmes qui perdaient la tête et des légions de maris et de frères qui s'armaient contre l'infortuné baron.

Enfin, il était venu à Paris, où il avait d'abord trouvé quelque repos, non pas que ses avantages fussent moins appréciés qu'ailleurs, mais à Paris mieux qu'en tout pays les femmes ont la tête forte et les maris sont accommodants et paisibles. A Paris cependant le baron n'était pas hors de tout danger ; un autre péril le menaçait et l'atteignit ; son cœur, qui était toujours resté assez indifférent au milieu de ses triomphes, s'éprit d'une violente passion pour une charmante veuve aussi vertueuse que belle. Le baron voulait l'épouser, mais elle refusa sous prétexte qu'il était trop beau. « Mon premier mari, lui dit-elle, n'était que passable, et il m'a causé de grands chagrins, si j'en prends un second je veux qu'il soit d'un physique au-dessous du médiocre. » C'était une résolution irrévocablement arrêtée ; le baron pria, se désolait, donna les plus touchantes preuves de sa passion, mais en vain ; la veuve fut inexorable. Je me rappelle qu'un jour cet infortuné Burling rencontra chez moi notre ami Bluton, que la nature a si cruellement disgracié. Tout deux se regardèrent avec une muette et profonde attention. — « Voilà, pensai-je, des gens qui se portent envie. » Effectivement, Bluton me dit tout bas : — « Est-on heureux d'être beau comme cela ? » Et le baron, me prenant à part de son côté, me glissait à l'oreille ces mots accompagnés d'un soupir de jalousie : — « Est-on heureux d'être si laid ! »

Quelque temps après, la belle veuve épousa un monstrueux petit avorton que nulle femme, pas même sa meilleure amie, ne sera jamais tentée de lui enlever. Le baron ne put supporter la ruine complète de ses espérances ; il s'était procuré du poison pareil à celui-ci, il en mit une petite dose dans trois bouteilles de vin de Champagne qu'il vida fort résolument, et mourut dans une douce ivresse. — C'était un fin, mais du moins, entre tous les suicides, avait-il choisis le moins douloureux, car ce poison donne la mort sans occasionner de vives souffrances.

En écoutant avec un avidité intéressée le récit de Frédéric, Anatole avait adroitement vidé dans un de ces gants la moitié de la boîte qui contenait la poudre meurtrière. Le lendemain matin, après une nuit pleine de mauvais rêves, il dit :

— Faisons donc comme cet honnête baron de Burling !

Au dernier verre de la seconde bouteille, Anatole, moins robuste que l'Allemand, sentit les approches de la mort ; sa tête se renversa, ses membres se raidirent, un épais nuage s'appesantissant sur ses yeux qui se fermèrent, un soupir profond sortit de sa poitrine, et s'endormit d'un sommeil qui devait être éternel.

IV.

— Eh bien ! tu n'es pas mort ? dit Frédéric Landet en entrant dans la chambre d'Anatole, qui ouvrit les yeux et fixa sur son ami un regard hébété. Le plus grand désordre régnait dans l'appartement ; partout des tiroirs ouverts, des papiers et des livres bouleversés sur tous les meubles, du linge et des vêtements semés sur le parquet ; et dans le coin le plus obscur, à moitié caché par les rideaux du lit, un gérandon sur lequel se dressaient fièrement un verre et trois bouteilles.

— J'étonne plus si tu es encore de ce monde dit Frédéric, après s'être approché du guéridon et avoir baillé pour un funèbre salut ; — tu n'as fait que les deux tiers de la besogne ; par exemple que tu es ! tu t'es arrêté en chemin et tu n'as vidé que deux bouteilles, pauvre buveur ! estomac débile ! Pour atteindre le but il fallait suivre l'ordonnance religieusement, et jusqu'à la dernière goutte ; mais il n'est pas donné à tout le monde de mourir de cette belle mort. Ceci est un genre de suicide réservé à certaines capacités, et auquel sont particulièrement propres les Allemands, qui ont inventé et construit à leur usage le magnifique

tonneau de Heidelberg, ce monument colossal de l'ivrognerie germanique. Dans l'aveuglement de ton désespoir, tu t'es cru de force à imiter un des plus hauts et des plus larges barons de la confédération du Rhin, et te voilà puni de ta vanité, te voilà vivant !... Mais voyons, ajouta Frédéric en faisant sauter le bouchon de la troisième bouteille, je veux m'empoisonner un peu, moi aussi, car le vin doit être bon si l'étiquette n'est pas trompeuse. A la santé de ta raison, mon ami !

Les plaisanteries du jeune chimiste avaient donné à Anatole le temps de se remettre de sa confusion et de secouer l'engourdissement dans lequel un long et pesant sommeil avait jeté son esprit et ses idées.

(A continuer.)

CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

SAINT-SIMON ET FOURIER.

L'âge d'or du genre humain n'est point derrière nous, il est au-devant, il est dans la perfection de l'ordre social. Nos pères ne l'ont point vu, nos enfants y arriveront un jour ; c'est à nous de leur en frayer le chemin.

SAINT-SIMON.
Moi seul j'aurai confondu vingt siècles d'imbécillité politique, et c'est à moi seul que les générations présentes et futures devront l'initiative de leur immense bonheur... Possesseur du livre des Destinées, je viens dissiper les ténèbres politiques et morales, et sur les ruines des sciences incertaines j'élevé la théorie de l'harmonie universelle.

FOURIER

(Suite.)

D'après tout ce qui précède, le lecteur peut main tenant, ce me semble, apprécier à sa juste valeur la nature et l'importance des idées de Saint-Simon. Il est évident que dans cette suite d'ébauches, d'aperçus, d'essais souvent peu homogènes quand on les compare les uns aux autres, et où la question de moyens est presque toujours mise de côté ; il est évident, dis-je, que dans ces tâtonnements successifs d'une pensée indigeste et confuse, on cherchait vainement un système d'organisation sociale, c'est-à-dire un ensemble d'idées logiquement déduites d'un principe, et appliquées avec suite, étendue, précision et discernement aux différentes parties du corps social.

Mais si ce penseur excentrique n'a résolu aucun problème, il a eu le mérite incontestable d'en poser beaucoup et de très-importants. A une époque où la direction actuelle de l'esprit humain était encore latente, ou du moins se montrait à peine, il l'a pressentie, annoncée, préconisée, préparée, et à une pénétration souvent profonde de l'avenir il a su joindre le mérite particulier d'une appréciation large et équitable du passé. Chez lui vous ne trouverez point cette infatuation insensée de Fourier, repoussant toute l'histoire de l'humanité comme un long contresens ; c'est au contraire du passé que Saint-Simon déduit l'avenir, et s'il n'a pas l'esprit inventif, ingénieux, classificateur, méthodique, réalisateur, qui caractérise son école en socialisme, il a su du moins se garder de ces aberrations monstrueuses que nous allons rencontrer sur notre chemin, et qui font qu'on se demande à tout instant si l'on est pas aux Péloponèses-Maisons. Saint-Simon, en définitive, n'a guère émis que des formules et des généralités ; mais ces formules et ces généralités, incessamment reproduites, sont devenues le texte fécond des élucubrations de l'esprit humain. Dès 1802, on l'a vu annoncer l'abolition de la guerre, et s'écrier : « Plus d'honneur pour les Alexandres, vivent les Archimèdes ! » Loin de renier la Révolution Française comme Fourier, il n'en repoussait que les fureurs ; il y voyait le point de départ d'une phase nouvelle dont il cherchait à pressentir le caractère par l'étude du passé ; il voyait le monde moral s'élevant successivement du polythéisme au théisme, de l'égoïsme à la science, à l'amour du prochain, et cherchant à passer de la fraternité individuelle à la fraternité sociale ; il voyait le monde social, affranchi de l'esclavage, du servage et du régime militaire, s'organisant de plus en plus dans l'intérêt du travail ; le travail, source unique de la richesse, devenant en même temps l'unique source de la considération ; le nombre des oisifs diminuant progressivement ; tous les travaux improductifs ou seulement d'une utilité relative, la guerre, la chienne, la bureaucratie, la police, cédant le pas aux travaux utiles ; le christianisme, sans rien perdre de sa pureté primitive, se dépouillant de plus en plus de tout caractère ascétique, cessant d'être une doctrine de résignation pour devenir une doctrine de progrès moral et matériel, et, sous son impulsion, le monde entier substituant aux vaines questions d'équilibre politique les grandes questions, les seules questions dignes d'occuper les hommes ; comment abolir la guerre, la misère, le meurtre, la prostitution, l'abrutissement, tous les maux qui désolent encore la terre 1800 ans après la venue de Jésus-Christ.

Toutes ces questions, Saint-Simon, je le répète, ne les a pas résolues ; il a souvent varié dans ses vues, et plusieurs de ses idées sont évidemment défectueuses ; mais il a eu du moins sur ses disciples et sur Fourier cet avantage, qu'en poussant comme eux les esprits vers l'étude des grands problèmes sociaux, il n'a point compromis cette étude par des solutions fausses, pernicieuses ou chimériques.

Voyons ce qu'est devenu la doctrine de Saint-Simon entre les mains de ses disciples.

Quelques mois après sa mort, en octobre 1825, MM. Rodrigues et Enfantin fondèrent un recueil sous ce titre : *le Producteur*, journal philosophique de l'industrie, des sciences et des beaux arts. La nouvelle école commença d'abord par suivre assez modestement la voie tracée par le maître. Elle appuya principalement sur l'économie politique envisagée au point de vue de l'esprit industriel et de l'esprit d'association. Les travaux réunis et dirigés de MM.

Enfantin, Bazard, Olindo Rodrigues, Buchez, Laurent, Rouen, Armand Carrel, etc., etc, donnèrent à ce recueil une valeur qu'il conserve encore aujourd'hui. On peut consulter avec fruit ces travaux d'un petit groupe d'esprits distingués et hardis, non encore soumis au joug d'une unité factice, d'un dogmatisme absolu et exclusif. *Le Producteur* excita l'attention ; mais l'opinion était trop absorbée par la poéti- que quotidienne pour suivre longtemps des hommes qui se plaçaient en dehors du combat sur un pied de neutralité.

Au bout d'un an, *le Producteur* mourut faute d'argent, et l'école de Saint-Simon passa à l'état de chrysalide jusqu'à la fin de 1828, où elle reprit ses travaux de propagation au moyen de conférences tenues dans la rue Taranne. Ces conférences eurent d'abord une cinquantaine d'auditeurs ; mais bientôt l'éloquence de MM. Enfantin et Bazard amena un grand nombre de disciples. Un nouveau journal fut créé à la fin de 1829 sous le titre d'*Organisateur* ; et l'école, abandonnant le caractère philosophique du maître, avait déjà commencé à se transformer en *église*, lorsque le soleil de Juillet 1830, frappant sur des cerveaux déjà fort exaltés, précipita la combustion. Dès lors on ne douta plus de rien. Tous les problèmes que Saint-Simon avait proposés à l'élaboration de l'avenir, on les déclara résolus. MM. Enfantin et Bazard se proclamèrent la *loi vivante*, les deux pontifes suprêmes appelés à distribuer à chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres ; et bientôt, sous leur pontificat, on vit des jeunes gens instruits et éloquents, dont quelques-uns occupent aujourd'hui de hautes fonctions dans l'Etat, et qui presque tous se distinguent actuellement par leur esprit de conservation, leur habileté dans l'art de faire leur chemin ou de gagner de l'argent, on les vit mettre en commun leurs biens, comme du temps des apôtres. A la vérité, plusieurs n'avaient aucun bien, mais d'autres aussi en avaient et le sacrifice : on les vit se réunir en une sorte de concile œcuménique rue Taibout et rue Monsigny ; là, au milieu des fêtes, des femmes et des fleurs, ils décrétèrent l'abolition de l'héritage, le retour de toute propriété aux mains de la Hiérarchie Suprême, chargée de distribuer à chacun son contingent, l'éducation commune, l'émancipation de la femme, la réhabilitation de la chair. Je crois même que les deux papes écrivirent une lettre au roi en l'invitant à leur céder la place au plus vite. Restait à organiser la réhabilitation de la chair ; c'est alors que M. Enfantin inventa le *couple-prêtre*. Ce nouveau pontificat, composé, bien entendu, d'un homme et d'une femme, devait avoir pour mission d'établir l'harmonie entre les êtres doués d'*affections vives et passagères* et les êtres doués d'*affections profondes et durables*. C'était lui qui devait maintenir la paix dans les ménages, en intervenant entre l'époux et l'épouse pour *régulariser et développer, suivant les cas, leurs appétits intellectuels et leurs appétits charnels*.

Qu'elle sera belle, s'écriait M. Enfantin, qu'elle sera belle la mission du prêtre social, homme et femme ! qu'elle sera féconde ! Tantôt il calmera les ardeurs inconsidérées de l'intelligence, ou modèrera les appétits déréglés des sens ; tantôt au contraire il réveillera l'intelligence apathique ou réchauffera les sens engourdis ; car il devra connaître tout le charme de la pudeur, mais aussi toute la grâce de l'abandon et de la volupté.

Cette transformation perfectionnée de l'ancien droit du seigneur au profit du *couple-prêtre*, qui assignait à ce couple une tâche des plus laborieuses, souleva au sein de la naissante église un schisme fatal. Le pontife Bazard, homme marié, père de famille, n'avait point encore perdu le sentiment de la pudeur ; il protesta contre la monstrueuse conception de son collègue. Les esprits les plus sérieux de la secte : MM. Pierre Leroux, Jean Reynaud, Charton, Carnot, Fournel et Jules Lechevalier se rangèrent de son côté ; il y eut des luttes très vives, des scènes étranges où l'on vit de jeunes adeptes, fascinés par l'éloquence et le regard de M. Enfantin, tomber en proie à des convulsions comme au temps du diacre Paris. Enfin l'inventeur du *couple-prêtre* l'emporta ; M. Bazard, déclaré *immoral*, se retira avec les dissidents. M. Enfantin se proclama père-suprême, et à côté de son fauteuil on laissa vide le fauteuil de Bazard, en attendant qu'on eût trouvé le messie féminin digne de l'occuper. Bientôt on se vit à discuter sérieusement si un enfant devait être admis à connaître son père.

La discussion était vraiment un peu superflue, avec les attributions du *couple-prêtre*. Le Père Enfantin ajourna le débat, déclarant que la femme-pontife devait être seule appelée à s'expliquer sur cette grave question. Ici éclata un nouveau schisme : M. Olindo Rodrigues, qui s'était proclamé chef du culte, était d'avis que tout enfant devait pouvoir connaître son père ; il soutint son opinion contre M. Enfantin, qui le déclara *immoral* et le destitua. M. Olindo Rodrigues provoqua la guerre civile et destitua à son tour M. Enfantin, en se proclamant l'héritier direct de Saint-Simon et le chef suprême de la religion ; et comme il était directeur des finances, le crédit saint-simonien, déjà fort ébranlé, fut ruiné par cette rupture. Il y avait des actionnaires (où n'y en a-t-il pas ?) ils réclamèrent leur argent ; l'huissier intervint ; le *Globe* mourut ; l'église se ferma rue Monsigny. Il ne restait plus que quarante fidèles autour de M. Enfantin ; il se réfugia avec eux dans une maison qu'il possédait à Ménilmontant ; et là, après avoir fait carnaval rue Monsigny, les nouveaux anachorètes se condamnèrent, pour raison majeure, à un carême des plus rigoureux.

(A continuer.)

NOUVELLES ETRANGERES.

FRANCE.—La nouvelle rédaction de la constitution a subi des changements très importants, qui ont reçu de l'Assemblée un accueil très divers. La constitution se compose de 12 chapitres, au lieu de dix, de 120 articles, au lieu de 138. Le préambule qui contient le *credo* politique du peuple français, a été entièrement refait. La principale des modifications consista dans la suppression du droit absolu du travail, remplacé par la protection et les encouragements accordés au travail, dans la limite des ressources de l'état. Le président de la République devra n'avoir jamais perdu la qualité de Français réserve ajoutée contre la candidature de Louis-Napoléon. Le nouveau projet maintient le chiffre de 600,000 francs pour le traitement du président de la République. Cet article a été accueilli par un mélange de murmure et d'approbations ; les uns trouvent le chiffre trop élevé, les autres au-dessous des obligations du chef de l'état en France.

Tout le chapitre de l'organisation judiciaire a été refondu. Le projet nouveau maintient l'organisation judiciaire actuelle, supprime l'application du juré aux matières civiles et correctionnelles, innovation du projet primitif. Les juges de paix sont nommés par le pouvoir exécutif ; dans le projet primitif, ils étaient élus. La majorité a accueilli par des murmures très prononcés l'article qui maintient le remplacement militaire, quoique les bureaux eussent rejeté cette disposition.

Un nouvel article décide qu'une loi devra régler la mise en état de siège.

Enfin, un mouvement très vif a suivi la lecture du dernier article qui décide que le président de la République sera nommé immédiatement après le vote de la constitution et que l'Assemblée actuelle ne se sépara qu'après avoir voté les lois organiques, grave question que la commission n'a pas hésité à trancher et qui soulèvera d'orangeux débats.

Le jour de la discussion sera fixé après la distribution du rapport.

On lit dans les journaux anglais : « Les ventes continuent toujours à Stowe, résidence du duc de Buckingham. Hier on a vendu de belles porcelaines de Sévres. Lundi aura lieu la vente de la belle collection de sculptures antiques ; il y aura affluence de connaisseurs et d'amateurs. Par un sentiment de délicatesse vis-à-vis du duc de Buckingham, dont on veut ménager la malheureuse position, on n'a pas publié les noms des acheteurs.

Le bruit semble prendre de la consistance que Stowe sera acheté par la couronne pour le prince de Galles.

On écrit de Constantinople, le 3 août : « Le célèbre orientaliste français M. Boré est depuis quelques jours de retour à Constantinople de son voyage en Lyrie, où il a rempli une mission scientifique pour son gouvernement. M. Vieuxtemps a eu l'honneur de se faire entendre devant le sultan. L. II. lui a fait remettre 20,000 piastres turques (5,000 fr.), et elle lui a confié la décoration de l'ordre impérial de Nichan-Istihar. »

On écrit de Leipsick (Saxe), le 19 août : « Le 4 du mois prochain s'ouvrira à Lona un congrès de délégués de toutes les universités d'Allemagne, pour délibérer sur la réforme de l'instruction publique. Les universités de Leipsick, de Wurtzbourg et de Heidelberg ont déjà élu leurs représentants à ce congrès. A la même époque aura lieu à Eisenach (grand-duché de Saxe-Weimar) le congrès des universités allemandes, qui comptera plus de douze membres. »

M. Daniel Manin, qui vient d'être proclamé président de la nouvelle république de Vénise, est un descendant du dernier doge, et il est curieux de voir, après un demi-siècle d'inter-règne, le même nom clore et ouvrir la liste des chefs d'un Etat. Le doge Manin est tombé mort en déposant son vote à ce moment solennel où l'antique patricien de Saint-Marc déposait ses pouvoirs. Ce successeur de tant d'hommes illustres n'a pas survécu à la ruine d'un gouvernement qui comptait trois cents ans d'existence. Doit-on espérer que le nouveau Manin, par un retour providentiel, inaugure en ce moment un ère d'aussi longue durée.

La célèbre propriété de Voltaire, la terre de Ferney, va être adjugée par suite-onchère, à l'audience des saisies immobilières de la Seine. Cet immeuble avait été précédemment vendu à M. Griolle, moyennant 450,000 francs, que ce dernier n'a pas payés. La vente a eu lieu sur la mise à prix de 200,000 francs.

Le chloroforme vient, dit-on, d'être employé avec succès comme moteur. Un essai qui vient d'être tenté dans un des ateliers de construction de machines de la capitale, ne laisse plus de doute sur la puissance de ce liquide comme agent propulseur, et sur la possibilité de l'employer avec une très-grande économie, en lieu et place du charbon, pour le chauffage des chaudières des navires à vapeur.

M. Thiers, voulant concourir aux efforts que fait l'Académie des Sciences morales et politiques pour la diffusion des principes sociaux, et sur l'appel qu'il a reçu de cette Académie, vient de mettre la dernière main à un ouvrage qui a pour titre : *De la Propriété*. C'est l'achèvement de ce travail qui a obligé M. Thiers à interrompre momentanément son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, dont, au reste, le huitième volume, depuis longtemps terminé, paraîtra prochainement.

Afin de favoriser la propagation de son nouvel ouvrage, M. Thiers a fait don de ce manuscrit à la société qui publie l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, en la chargeant de le répandre à un grand nombre d'exemplaires.

On prétend que M. de Montalivet, fondé